

Denis B.

Laboratoire d'Ethnozootechnie, École Nationale Vétérinaire de Nantes, 44307 Nantes Cedex 3, France.

Nous remercions vivement les organisateurs pour l'honneur qu'ils nous ont fait en nous invitant à tirer les conclusions de ce colloque. En tant que zootechnicien, nous étions pourtant convaincu de ne pas avoir le "profil" qui convenait: il nous a été répondu que, compte tenu de la grande diversité et de la richesse des communications, personne ne l'avait et qu'un regard extérieur est toujours intéressant...

Nous avons rapidement exclu l'idée de tenter une sorte de résumé ou de mettre en évidence les points essentiels qui ressortent de ce colloque. Nous allons donc nous contenter, "en guise de conclusions", de faire part de quelques unes des réactions d'un zootechnicien, c'est-à-dire d'un représentant d'une seule des composantes de l'interdisciplinarité qui faisait l'originalité de cette réunion. Nous proposons cinq pistes de réflexions, dont certaines s'interpénètrent plus ou moins.

La première piste de réflexion concerne l'objet du colloque. Nous lisons, à la première page de la plaquette qui contient les résumés des communications que, de tout temps s'est posé le problème de la compatibilité entre profit immédiat et préservation des populations animales à long terme, aussi bien pour les espèces sauvages que pour les animaux domestiques. Il est précisé: "on ne peut parler de gestion que lorsque le dilemme se pose de manière consciente dans l'esprit du groupe humain".

Notre première réaction a été de ne pas croire à cette affirmation. Il nous semble a priori que l'on n'a pas cessé, depuis l'apparition de l'Homme, de faire de la prédation et qu'aujourd'hui encore, l'agriculture intensivo-productiviste demeure, à beaucoup d'égards, prédatrice. Beaucoup d'agronomes et de

zootechniciens ne l'entendent évidemment pas ainsi mais, si c'était faux, pourquoi tant parler depuis quelques années de la réussite d'une agriculture durable?

Et puis, au cours du colloque, nous avons changé d'avis. Manifestement, nombre de communications démontrent, aux temps anciens, des comportements rationnels de la part de l'Homme à l'égard des animaux. C'est peut-être alors que le mot "gestion" est utilisé dans une acception trop large, qui englobe bon sens, stratégie et gestion proprement dite. Ne pas tuer, si possible, de jeunes femelles, relève du simple bon sens. Quant à la périodicité des abattages, liée peut-être plus à la facilité de la chasse à certaines périodes qu'à un souhait délibéré de ne pas toucher à tel ou tel type d'animal, elle peut refléter une certaine stratégie. Quand une gestion parfaitement consciente et méritant de s'appeler ainsi est-elle apparue? Il n'est pas évident qu'elle existait avant la sédentarisation. Par ailleurs, on peut aussi se demander si la conscience de la nécessité d'une gestion des ressources animales existe bien aujourd'hui, en dehors des milieux scientifiques.

Cela dit, nous savons bien que nous jouons un peu sur les mots et convenons volontiers que l'essentiel était de pouvoir mettre en évidence des comportements au moins délibérés, de la part de l'Homme à l'égard des animaux.

Notre deuxième réflexion concerne l'interdisciplinarité. Ce colloque l'a vraiment pratiquée, en raison de la grande diversité de formation des intervenants et de l'ampleur de la période couverte. J. D. Vigne disait en introduction que les archéologues ont des questions à poser aux autres. Manifestement, le dialogue s'est amorcé. On peut se demander jusqu'où il ira et ce qu'il est susceptible d'apporter.

Il ira d'autant plus loin, d'abord, que les différents partenaires auront effectivement envie de collaborer. On sait, en effet, qu'une certaine crainte de l'autre entrave quelque peu les réalisations, l'interdisciplinarité venant parfois compliquer les habitudes de travail. Sur ce thème de l'animal, tout le monde souhaite la collaboration, y compris les derniers venus que sont les historiens: R. Delort incite ses collègues à s'intéresser à ce qu'il a appelé la "zoo-histoire"; J. M. Moriceau, reconnaissant que l'élevage a été jusqu'à présent "la Cendrillon" de l'histoire rurale, a l'intention d'augmenter son importance dans les activités de l'Association d'Histoire des Sociétés Rurales (*); l'Association des Ruralistes français (**) a organisé en octobre 1998, à Rambouillet, un colloque de trois jours sur l'histoire de l'élevage, etc...

L'intensité du dialogue dépendra aussi de ce que les uns connaissent des méthodes de travail des autres, afin de mieux saisir ce qu'ils sont susceptibles de leur apporter; ce point a été évoqué dans les discussions. Elle dépendra enfin de la manière dont seront confrontées les opinions. Certes, les congrès et colloques en offrent une bonne opportunité mais le temps de discussion est toujours insuffisant. Il faut que soient organisées des réunions de travail spéciales, en petit groupe, afin d'échanger sur des sujets précis.

Quant à savoir ce qui peut ressortir d'une franche collaboration, il est difficile de le dire d'une manière générale. Notons que l'archéologue demandeur a plus de chances d'obtenir des réponses de la part d'un zoo-technicien s'il travaille sur un site moyen-âgeux plutôt que néolithique. On peut d'ailleurs se poser la question des limites d'une méthode récurrente qui consiste à essayer de remonter en arrière à partir des pratiques modernes. Lorsqu'on couvre une aussi vaste

période que ne le fait le colloque, l'idée vient à l'esprit que les archéozoologues de la préhistoire, les historiens et les zootechniciens - pour nous limiter à ces trois partenaires - travaillent sur trois mondes différents. Comme il est apparu dans la discussion, il est possible que les hommes préhistoriques, confrontés à des problèmes précis, aient inventé un comportement résolument "moderne", que la méthode récurrente ne permettrait pas d'imaginer.

Ajoutons que, constatant tout ce que les archéozoologues sont capables de "faire dire" aux os, nous ne sommes pas sûr d'avoir envie de les influencer. Rester enfermé un certain temps dans sa discipline est aussi un moyen d'augmenter la probabilité de découvertes nouvelles...

Après avoir vanté les mérites de l'interdisciplinarité, nous donnons peut-être un peu l'impression de nous contredire. Il n'en est rien: nous faisons seulement part d'un peu de perplexité.

Les outils pour comprendre et gérer la démographie animale alimentent notre troisième réflexion.

Nous avons appris, au cours de ce colloque, que les outils dont dispose l'archéozoologue ne cessent de se faire plus précis, tant pour la détermination de l'âge squelettique que pour la distinction d'espèces aux squelettes très voisins. Une mention particulière doit être faite de l'analyse des mélanges avec laquelle H. Monchot a impressionné tout le monde.

Par ailleurs, pour la faune sauvage, l'archéozoologue dispose des connaissances acquises en zoologie, par exemple sur l'organisation spatiale et dynamique des espèces ou sur les nouveaux outils de gestion que sont les indicateurs biologiques. La liaison entre les mœurs des espèces actuelles et celles de la préhistoire est, en première approximation, suffisamment étroite pour que l'archéozoologue tire grand profit de

(*) Association pour l'Histoire des Sociétés rurales. Centre de recherches d'Histoire quantitative, Université de Caen, 14032 CAEN Cedex

(**) Association des Ruralistes Français (ARF), 51 rue Dareau, 75014 Paris

ces connaissances modernes.

En matière d'élevage, sans doute convient-il d'être plus prudent (*cf* ce que nous évoquions de la possible modernité de systèmes d'élevage préhistoriques). Néanmoins, pour l'élaboration de courbes théoriques d'abatage du type de celles de S. Payne, il n'est peut-être pas suffisamment tenu compte des systèmes d'élevage qui existent encore dans le monde. Ils demeurent sans doute très diversifiés et il serait bien étonnant qu'il en ait existé à l'époque néolithique qui aient totalement disparu aujourd'hui. Le problème est d'en faire un repérage exhaustif:

- en allant chercher dans une littérature très diversifiée tout ce qui peut fournir de l'information. Il ne faut pas se faire d'illusions sur les textes zootechniques car, paradoxalement peut-être, l'abord systémique de l'élevage n'a guère retenu l'attention des zootechniciens jusqu'il y a peu;

- les renseignements disponibles dans la littérature ne visant pas toujours à la typologie, ils sont parfois difficilement exploitables, d'où la nécessité de solliciter tous les ethnologues qui travaillent actuellement sur le terrain pour qu'ils apportent leur concours;

- naturellement, il faut élargir au maximum le champ géographique de la recherche. Nous avons beaucoup apprécié, lorsqu'un conférencier parlait des moyens d'interdire à un agneau l'accès au pis maternel, qu'il aille chercher des exemples en Ardèche (morceaux de bois dans la bouche du jeune) et en Syrie ("soutien-gorge" pour les brebis).

Même si la probabilité en est faible, il est encore possible d'observer des pratiques étonnantes en des zones d'élevage très modernes. Par exemple, lorsque nous avons retrouvé, à l'état relictuel, le Mouton des Landes de Bretagne en Brière, il y a une douzaine d'années, nous avons constaté aussi le maintien d'un système primitif de

conduite de la reproduction: il n'y a jamais de bélier dans le troupeau car ce sont les agneaux mâles nés au printemps qui fécondent les brebis à l'automne, juste avant leur sevrage. Ce système, aux antipodes de la sélection, permet le maintien d'une variabilité génétique suffisante dans des populations à effectifs très réduits.

Si les préoccupations archéozoologiques ont tenu une place importante dans ce colloque, plusieurs communications ont été franchement écologiques. Certaines furent fondamentales, portant sur l'analyse des causes de variation, notamment anthropiques, de la démographie des populations sauvages et nous rappelèrent que l'Homme fut confronté très tôt au problème de la disparition d'espèces animales. D'autres ont été appliquées, offrant une analyse critique de mesures prises par l'Homme dans un passé récent. Un exemple révélateur nous a été fourni avec la pisciculture d'eau douce en Italie, où des introductions d'espèces étrangères à l'éco-système n'ont pas eu que des effets positifs, loin s'en faut! Remarquons également l'évolution des réflexions dans la lutte contre les oiseaux. Le message fort qui ressort de ces diverses communications est: lorsque l'Homme fait ce que nous appellerons, pour simplifier, "n'importe quoi", ce n'est évidemment pas par une sorte d'amusement mais par méconnaissance des éco-systèmes.

Le rôle des naturalistes écologues apparaît alors fondamental, certes pour faire évoluer les connaissances, mais aussi pour sensibiliser véritablement l'opinion publique. C'est un gros problème actuellement car, sans vouloir minimiser le rôle positif des organisations écologiques engagées en politique, nous ne sommes pas sûr que l'européen moyen sache bien ce que sont l'écologie et ses enjeux. À titre d'exemple, référons nous au voyage que

(*) Société d'Ethnozootechnie, 16 bis Boulevard Cote Blatin, 63000 Clermont-Ferrand.

la Société d'Ethnozootechnie (*) a effectué récemment en Bresse-Dombes:

- dans la Dombes, il était évidemment impossible de ne pas s'intéresser à la pisciculture d'étang extensive et aux prélèvements importants qu'effectuent les cormorans. Il apparaît à l'évidence que les agriculteurs, les chasseurs et les écologistes possèdent chacun une part de vérité dans l'entretien du milieu. Or, il semble impossible aujourd'hui de les réunir pour tenter d'aborder sereinement la question, tout ayant l'air de procéder de rapports de force avec, pour l'instant - d'après ce qui nous a été dit - une influence prépondérante des écologistes et "protectionnistes" hollandais;

- des scientifiques de formation, face à cet état de fait, en arrivent à minimiser les problèmes écologiques, voire à les nier, à cause de l'image qu'ils ont des "écologistes". Nous en avons même entendu souhaiter que le Cormoran cause effectivement des dommages considérables, afin que cela porte préjudice à l'idée même d'espèce protégée! Où sont les écologues dans ces débats? Comment faire comprendre effectivement à l'opinion publique que l'écologie est une discipline incontournable maintenant? Comment aider les écologues à se faire entendre? Nous sommes tous concernés. À son niveau, le présent colloque nous offre matière à argumentation.

Notre dernière réflexion portera sur les grands absents de ce colloque (excepté le Chien): les animaux domestiques à l'époque moderne. Sans doute avons-nous quelque responsabilité dans leur absence: nous n'avions peut-être pas bien compris au départ les enjeux de cette réunion, d'où le fait que nous n'ayons pas proposé de communication. Tentons brièvement d'apporter quelques éclaircissements à leur sujet.

La règle générale est la suivante en élevage: la reproduction se fait pour la première fois le plus tôt possible et la réforme survient lorsque le niveau de production commence à baisser. En situation stable, les vaches laitières

pourraient tout de même, en appliquant cette règle, être conservées pendant cinq ou six lactations mais depuis plusieurs décennies, le poids du progrès génétique est important: il importe de réformer tôt puisque toute nouvelle génération est plus performante que la précédente. Il en résulte que: les poules sont gardées une seule saison de ponte, les truies font trois à quatre portées et sont réformées avant même d'avoir atteint leur format adulte, les vaches laitières de type Holstein font 2,5 veaux en moyenne.

Ces pratiques concrétisent une adaptation exclusive à la pression de l'économie telle que nous la connaissons depuis une quarantaine d'années, sans aucun souci de gestion à long terme:

- beaucoup de races peu productives ont vu leurs effectifs s'effondrer;

- les grandes races tendent à devenir, compte tenu de la pression de sélection, des populations consanguines, le phénomène étant amplifié par une pratique déraisonnable de l'insémination artificielle (les meilleurs taureaux Holstein ont procréé plus de 500.000 femelles!).

S'il est exact que, dans le passé, l'homme a été partagé entre les impératifs à court terme et le souci du long terme, ce n'est plus le cas de l'agriculteur occidental d'aujourd'hui. Il est vrai que, contraint par le contexte économique, il n'a guère le choix. Fort heureusement, le système intensivo-productiviste est maintenant remis en cause mais il faudra sans doute attendre encore longtemps pour que des infléchissements sensibles s'observent.

Au total, comme il a été dit au début de ce colloque, le thème retenu était ambitieux et difficile.

Les organisateurs ont choisi de couvrir, au travers des animaux, toute la préhistoire et l'histoire de l'Homme - y compris l'époque actuelle. Ils ont rassemblé des archéologues, des historiens, des ethnologues, des zootechniciens et des naturalistes.

Le dialogue a été entamé.

La plupart des conférences ont été en prise directe avec le thème, ce qui nous vaudra un document riche en informations et dont le titre sera, je crois, original sur le "marché". Quant

aux conférences qui s'en sont éloignées, elles étaient, elles aussi, très intéressantes.

Les organisateurs ont été bien inspirés en organisant ce colloque et les conférenciers ont su nous passionner, y compris quand ils s'exprimaient d'une manière très spécialisée. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés.

Si l'on passe du côté analytique - celui de l'accumulation de données et du dialogue entre chercheurs - au côté plus philosophi-

que du colloque, il apparaît finalement que celui-ci est dans une large mesure, directement ou indirectement au service d'une cause noble, d'actualité, qui nous sensibilise tous, celle de la préservation, dans tous ses aspects, de la biodiversité.

À une époque, spécialement dans ce domaine, où le discours et les actes ne convergent pas suffisamment, puissent les articles de ce colloque se faire connaître et contribuer efficacement à la transmission du message.